Réveille-toi, Philadelphie !

Français

Une maison dans la forêt, un loup qui rôde, une petite fille de neuf ans, – bientôt douze, qui a soudain quatre-vingt trois ans, un père négligent. C'est un conte, une comptine, un fait divers violent, une pièce de rêve qui a connu un grand succès lors des représentations en 1988. Une des plus belles réussites du dramaturge François Billetdoux.

English

A house in the forest, a roaming wolf, a little girl of nine years old, – going on twelve, who suddenly turns eighty-three, a neglecting father. It's a fairy tale, a nursery rhyme, a violent current event, a dream play that received a great success when first produced in 1988. One of the greatest achievments of dramatist François Billetdoux.

Texte intégral

Ce titre éclatant et cryptique est celui de la pièce de François Billetdoux qui marque son retour à la scène et son dernier succès. Elle est créée au Théâtre national de la Colline le 7 octobre 1988 et se joue jusqu'au 18 novembre dans une mise en scène de Jorge Lavelli. Ce dernier vient de prendre la direction de ce nouveau lieu théâtral, construit dans le 20^{e} arrondissement de Paris par J. Fabre et V. Perrottet, qui attire l'attention par sa programmation brillante : *Le Public* de Federico Garcia Lorca, *Une visite inopportune* de Copi et, pour cette première saison complète, l'œuvre de Billetdoux qui reçoit le prix du Syndicat de la critique pour la meilleure création d'une pièce en langue française et le Molière du meilleur auteur (1989) ; l'interprétation de Denise Gence suscite également beaucoup d'enthousiasme. La distribution est la suivante :

Victor Velt : Claude Rich

Hildegarde : Anna Prucnal

Philadelphie 1 : Marie-Eugénie Maréchal (ou Barbara Planchon ou Anne Meson Poliakoff)

Le Préfet : Max Vialle

Abigaïl : Myriam Boyer

Philadelphie 2 : Denise Gence

Le docteur Cornélius : Henri Garcin

La pièce est publiée aux éditions Actes Sud-Papiers en 1988. Il existe à la BnF un important fonds

François Billetdoux qui regroupe des notes préparatoires et des brouillons, le manuscrit autographe de la pièce, la version révisée de l'acte 3, scène 7 et une correspondance adressée par Jorge Lavelli.

Pourquoi ce succès ?

D'abord parce que la pièce est très habilement construite pour susciter l'intérêt : un premier acte en 5 scènes pour poser la situation et les personnages, un acte II en 7 scènes qui commence par une surprise considérable dont les conséquences occupent le reste du temps, un entracte nécessaire après tant de volubilité langagière puis un acte III en 7 scènes qui élargit le jeu scénique à l'extérieur pour aboutir à un effet de bouclage final à la fois apaisant et ironique.

L'intrigue est localisée dans une maison « en automne dans quelque forêt noire. » (p. 13) Les deux espaces de la maison et de la forêt semblent s'interpénétrer.

Un nombre réduit de personnages : un père et sa fille, une nurse, une amie, un préfet, un docteur, permet de maintenir subtilement l'équilibre entre action et dialogue. L'auteur fait feu de tout bois pour croiser les registres entre drame familial, satire sociale et conte enfantin avec des trouvailles constantes et un brio d'écriture remarquable.

La structure narrative s'appuie sur un fait divers : un animal menaçant décime les troupeaux. Dans la masse des notes et brouillons de Billetdoux on trouve un texte dactylographié relatant des faits et un feuillet manuscrit, daté du 12-10-1979, disant : « Voici le document concernant la "Bête de Vosges" transmis par Antoine Reille producteur de l'émission de Marylise de la Grange. Apparemment le loup court toujours [1]. »

C'est à partir de cet événement que se déploie l'action principale. Le prédateur est signalé et pisté. Les services publics s'organisent. Le Préfet vient voir Velt puisque la bête se dirige vers sa propriété ; c'est l'objet de la scène 3 de l'acte 1 :

> *Le Préfet :* Bien. Comme vous ne le savez pas, j'espère, le bilan actuel du carnage est catastrophique, en tout cas pour l'opinion : sept moutons égorgés en septembre, quatre-vingt-treize à la fin octobre ; la courbe de la hausse est statistiquement sensible. Plus onze vaches et une pouliche victimes d'une agression spécifique. Plus : trente et une poules, trois canards et un dindon, passés à trépas ou à la casserole. (p. 31)

La traque est organisée pour attirer la bête dans la forêt du domaine mais on devine, lors d'un échange à l'acte 3 entre Cornélius et le Préfet, que ce dernier est prêt à tout pour se débarrasser du problème y compris à liquider Velt et sa fille comme victimes expiatoires.

> *Le Préfet* : […] Comme je ne crois guère que le monsieur pourra nous livrer la défroque d'un animal acceptable pour calmer les populations, autant se résoudre à un carnage anonyme. Puis on nommera une commission d'enquête. On pourra lui raconter tout ce qu'on voudra, tout sera noté, donc exact. Puis comme en l'occurrence, nous n'avons pas besoin de coupable, à part le loup, on oubliera. Avec le temps. (p. 79)

Grâce au fait divers l'auteur tisse une trame socio-politique en arrière-plan de son intrigue qu'il inscrit dans une durée limitée puisqu'il y a urgence. Il faut agir vite.

Puisque loup il y a, présent et invisible, cela entraîne l'utilisation sur scène d'objets concrets qui servent d'appui de jeu et acquièrent aussi une fonction symbolique. C'est le cas du fusil qui passe de mains en mains, instrument de mort et de pouvoir ; plusieurs coups de feu, trois, sont tirés. C'est aussi le piège à loup qui se referme, comme pour l'accuser, sur le pied de Velt, à l'acte 3, scène 4.

> *Velt (se mordant le poing)* : … Hou ou aou ! Surtout ne pas cri-aye-ier ! Non. Que c'est bête ! […] Pourquoi maman mon pied gauche ?
>
> Pourquoi le mien à moi qui suis si gentil le dimanche ?
>
> aouh maman le piège me tire jusqu'aux souriceaux !
>
> Quel est l'idiot qui m'a foutu cette bricole à denture dans l'herbage de ma forêt ? (p. 96)

C'est également la peau du loup qu'il faut pouvoir exhiber. Philadelphie s'en empare à l'acte 3, scène 5.

> *Elle sort vivement du mirador*
>
> *la peau du loup*
>
> *referme avec précaution*
>
> *puis s'installe sur les marches*
>
> La la la ! Ne pas s'en faire !
>
> Il est venu, il est venu !
>
> Oh maman est-il venu ?
>
> Comme il est râpeux !
>
> Pourquoi ne le voulait-il pas l'enlever, maman, son costume ? (p. 100)

Elle confie la dépouille à Hildegarde qui la porte sur son dos.

Au début de la scène finale, Velt reparaît et, selon les didascalies : « *Il porte sa gibecière, son fusil et* le pardessus noir du loup *qu'il accroche à des patères »(*p. 110). Le pelage est devenu costume. Atténuation ou constatation de la proximité entre humains et animaux ?

Une partition sonore s'organise dès l'acte 1, scène 4 : « *La lune se lève. Au loin le premier hurlement du loup* » (p.37). Et ainsi tout au long de la pièce, par exemple acte 3, scène 2 : « *Au loin le loup hurle* » (p.91) Le point culminant est atteint à la fin de l'acte 3, scène 6 : « *Tout alentour éclate un concert de hurlements qui ne sont pas que d'animaux, les hommes étant si bêtes parfois* » (p.109). C'est l'une des morales de l'histoire. Elle est d'autant plus troublante que l'on ne voit jamais le loup, même si tout au long de cette scène 6 on l'entend remuer, gémir et que son ombre se précise.

Crainte, peur et sang, tous les éléments sont là pour imposer la sensation d'une menace de mort.

À l'instar du personnage d'Hildegarde qui tente obstinément de rappeler la légende du loup du nord, Billetdoux organise sa pièce comme un conte. Les références abondent ; dès l'acte 1, scène 2, le « Petit chaperon rouge » (p. 20) est mentionné. Dans ses notes préparatoires [2], l'auteur évoque la Belle au bois dormant, Blanche neige endormie et il fait allusion à Bruno Bettelheim dont le livre *La psychanalyse des contes de fées* [3] connaît un grand succès dans les années 1976-1981 qui correspondent à la gestation de l'œuvre. Bien entendu on perçoit des échos de la célèbre comptine « Promenons-nous dans les bois pendant que le loup n'y est pas » qui est utilisée directement p. 89.

Billetdoux s'interroge sur ses personnages et sur ce qu'ils représentent comme symboles.

> Philadelphie – n'a pas d'arrière-pensées, ne calcule pas
>
> – elle est amoureuse de tout ce qui vit, en tant que métamorphose dont la mort fait partie, ainsi que le vieillissement et elle souffre sans cesse de tout ce qui empêche l'amour
>
> – elle est drôle parce qu'elle dit « ce qui est » comme elle le voit et l'entend.
>
> Velt est un énorme peureux qui cherche sans cesse à rassurer par « bon sens ».
>
> Le Dr Cornélius est un « puits de sciences » qui ne sait rien, que par « savoirs ».
>
> Mme Abigaïl est une « consommatrice », elle cherche l'avoir. C'est une ogresse de l'amour sexuel, de l'argent, du pouvoir (la réussite).
>
> Hildegarde est une « ordonnée », une sorte d'insecte humain qui accepte tout ce qui est « dans l'ordre ».
>
> Le Préfet est un représentant en principe du pouvoir, du gouvernement, du peuple mais en fait de quelque chose qui n'existe pas et change tout le temps : « l'opinion publique [4]. »

Il dessine ainsi le schéma d'une série de situations qui sont comme autant d'étapes d'un conte.

Ainsi donc, il était une fois un Monsieur Victor Velt qui avait ramené du pensionnat dans sa maison forestière sa fille unique et souffrante Philadelphie. Il lui avait donné une nurse Hildegarde. Et il avait pour amante la séductrice Abigaïl. On le voit, Billetdoux est doué pour l'onomastique. Il s'en amuse dans son texte : « *Velt :* […] Mon nom d'origine est Weltanschaung. Mais loin, loin. Puis Weltang. Enfin Welt. Avec double V. Aujourd'hui n'en reste qu'un. Avec le temps. » (p. 29)

Philadelphie célèbre l'amour fraternel et sororal [5]. Abigaïl évoque l'exultation du père.

Il y a dans la maison une double menace, celle du loup, extérieure, celle du père irrité, intérieure. La petite fille de neuf ans déclare que le loup vient la chercher. Elle demande à son père de le protéger. Le pacte est assorti d'une menace.

> *Philadelphie* : Mais si tu pars avec ton fusil

Dès que tu auras fermé la porte

À chaque heure qui passera

Je vieillirai d'une année.

Velt : Ah mon petit comme on t'a bourrée de contes !

Il faudra que j'y remédie.

Philadelphie : Si tu reviens à minuit tapante

J'aurai presque mes dix-huit ans

Je saurai si je suis jolie.

Mais si c'est seulement demain à midi

J'en aurai trente oh mon papa

je serai vieille fille

sans avoir fait de bêtises.

Jure promesse s'il te plaît

d'accorder ta sauvegarde

à mon loup tout éperdu !

Velt : C'est promis. » (p. 23-24)

Mais la promesse n'est pas tenue. Et lorsque Velt rentre au logis après trois jours et quatre nuits de chasse, la petite a quatre-vingt-trois ans ! L'effet théâtral est puissant. Il impose un changement d'interprète très soigneusement élaboré puisque et le public et les personnages mettent longtemps, jusqu'à la scène 5 de l'acte 2, à voir vraiment l'apparence de Philadelphie.

Entre Philadelphie-vêtue en jeune fille de pensionnat, dans un vêtement de sa mère-tenant son gros oreiller qu'elle ne lâchera pas.

Philadelphie (faisant révérence) : Oh le bonjour docteur Cornélius ! Me voilà debout ! ça vous ébaubit !

Cornélius (rendu stupide à son tour) : Non ne m'embrassez pas ! Euh je suis bourré de microbes ! » (p. 53)

Ce jeu de bascule exacerbe soudain les relations entre les personnages et ajoute au thème de la fascination effrayée pour le loup, celui du conflit des générations.

Comme le remarque Billetdoux dans son avant-propos : « Le théâtre sert à retrouver ce sens de la vie que l'on renifle dans l'adolescence, au-dehors et au-dedans, puis que l'on perd vers la quarantaine dans "l'ambiguïté du concret", en découvrant avec plus ou moins de bonheur la

conscience d'une solitude » (p. 7).

Dès lors on comprend que le sujet principal de la pièce est la confrontation du Père et de sa Fille. L'enfant abandonnée, ignorée, mal aimée, annonce son mariage à l'assemblée ébahie : « Devinez avec qui ? Devinez !…Vous ne pourrez pas le croire ! Avec le loup ! Oui, qui se nomme Lupus Lazuli » (p. 54).

Les rôles liés à l'âge étant renversés, les adultes perdent pied et s'allongent sur le sol. « Bientôt trois des grandes personnes seront couchées par terre, en grappe, avec Velt accroupi, sous l'œil étonné de Philadelphie qui se tient à distance, son oreiller contre elle » (p.60).

Un des moments les plus importants se situe à l'acte 3. *« Dans la luminosité bleue de la nuit : le mirador bâti dans les branches d'un vieil arbre immense planté sur une colline en clairière, surplombant la forêt profonde »* (p.81). Billetdoux en a fait un dessin dans ses notes préparatoires. C'est une cabane enfantine où Philadelphie apporte des objets de ménage minuscules qui sont des jouets.

C'est aussi un lieu suspendu qui illustre le combat symbolique du haut et du bas, de l'esprit et du corps, du ciel et de la terre, de l'innocence et de la compromission. Billetdoux esquisse un schéma du conflit dans ses notes :

> esprit
>
> Lucifer en haut Mirador
>
> VELT
>
> Philadelphie Abigaïl
>
> Âme Animal Corps
>
> dedans en bas dehors [6]

À ce moment là Velt se trouve tout à fait déconnecté de sa fille et incapable de communiquer avec elle. Il la vouvoie, l'appelle Madame, s'emporte. Les échanges entre eux sont semi- délirants.

> *Velt :* Comment croire oh comment croire que tu es Philadelphie ?
>
> *Philadelphie :* Je le suis comme la graine et l'œuf et le nuage. J'en donne mon petit doigt à couper.
>
> *Velt :* Quel changement quand même ! Et pour quel profit ?
>
> *Philadelphie :* Ça c'est le secret du papillon multicolore. Mais oh mon papa, moi c'est moi ! C'est moi !
>
> *Elle se coupe le petit doigt.*
>
> *Au loin le loup hurle.* (p. 91)

Culpabilité, colère, menace et désarroi. Qui va être sacrifié ? Qui va être sauvé ?

On devine du coup le sens caché du titre de la pièce. À plusieurs reprises dans ses notes Billetdoux fait allusion à « la fille de Jaïre [7] ». Dans son texte il indique que Philadelphie a neuf ans, bientôt douze (p. 21, 101, 110). Dans la Bible (Marc 5 : 21-43, Matthieu 9 :18-26, Luc 8 :40-56), il est rapporté que Jésus a ramené à la vie la fille de Jaïre , âgée de douze ans, en prononçant ces paroles, en araméen, « Talitha Koumi », ce qui veut dire : « Jeune fille réveille-toi ».

La pièce nous fait suivre à sa manière la mise à l'épreuve initiatique de Velt, le père et de Philadelphie sa fille, qui se transforme et change d'âge.

« Qui rêve qu'il dort ? » lance Philadelphie à Hildegarde lors de leur confrontation à l'acte 3, scène 5 (p. 101). Billetdoux compose avec soin une pièce onirique, ce qui lui donne une grande liberté de langage et d'invention scénique. C'est probablement pour cela qu'il met en exergue à son texte d'introduction une citation d'*Arcane 17* d'André Breton (p. 7).

Une grande partie de l'action se déroule au crépuscule – acte 1 ou en pleine nuit – acte 3 sauf la scène finale. Au cours de la scène 5 de l'acte 1, on assiste à l'endormissement progressif d'Hildegarde et de Philadelphie qui va commencer sa transformation.

> *Philadelphie :* […] mais à quoi je sers en ce monde
>
> Si je ne peux même plus même
>
> Faire danser mes petits doigts ?
>
> *Elle essaie en vain de remuer les mains*
>
> *au-dessus des couvertures*
>
> *dans la lumière en provenance du miroir-sorcière.* (p. 39)

L'ambition de l'auteur est de constituer « un RÊVE VRAI », il écrit ces mots en majuscules dans ses brouillons [8]. Il consulte un livre sur les cauchemars de l'enfant [9]. Il note des remarques comme venues du subconscient qui peuvent servir de soubassement à l'histoire racontée : « Un rêve vrai. Une petite fille qui ne veut pas dormir/mourir, exsangue, qui étouffe d'interdits, qui veut croire » et qui souhaite « se faire re-connaître comme personne par le père [10] ». François Billetdoux rédige aussi quelques notes par ci par là sous la rubrique « pour moi père » et s'appuie sur sa propre expérience avec ses filles.

Il règne un climat de divagation comme si les personnages ne contrôlaient pas leurs discours et leurs comportements, un mélange très bien dosé d'inquiétude, d'humour, de poésie et d'interrogation finement définie par la citation de Goethe placée avant le texte : « Quel est le secret le plus important ? Celui qui se révèle » (p. 11).

Avec sa partition sonore forestière, ses jeux d'ombres fantasmagoriques, ses corps qui se cherchent, ses paroles claires et confuses portées par une langue vive et légère traversée par le modèle des comptines enfantines, la scène est le lieu de l'entrecroisement des rêves.

La séquence finale a été réécrite en juillet 1988 pour les représentations [11]. De façon plus nette que dans la version précédente de 1981, elle propose une sortie de l'épreuve, de l'obscurité et donne à voir, au petit matin, les retrouvailles entre Velt, qui « *arrive en fort mauvais état avec un gros pied plâtré* » et Philadelphie redevenue petite fille : « *Philadelphie – neuf ans bientôt douze – apparaît noircie de fumée dans sa longue chemise déchiquetée et une "poupée" au petit doigt.* » (p. 110-111). Nouvelle permutation d'interprète, et amorce d'un dialogue de réconciliation.

> *Velt :* Ah Phila philon philou ! Je veux t'embrasser. Mais je n'ose pas.
>
> *Philadelphie :* C'est que je suis encore bien dépenaillée.
>
> *Velt :* Certes. Moi de même. Mais juste un tout petit peu dans le cou !
>
> *Elle tend le cou. Il y pose un baiser.*
>
> *Je ne sais s'il vient à mordre* (p 112)

Le sort jeté s'en est allé. Comme si tout le monde avait dormi et rêvé ce qui vient de se passer. Restent un père et sa fille qui refont connaissance. Et le loup en chacun de nous.

Suprême élégance, le « je » dans la didascalie finale. À nous d'imaginer.

C'est une bien belle pièce que François Billetdoux a écrite presque au terme de sa carrière de dramaturge. Elle appartient à cette catégorie des œuvres qui parlent de l'adolescence et s'inspirent des contes. On peut évoquer parmi ses contemporains Romain Weingarten, auteur de *L'Été* (1966*)* et aujourd'hui Joël Pommerat qui aime raconter à sa façon *Le Petit chaperon rouge* (2004), *Pinocchio* (2008) ou *Cendrillon* (2011).

Par chance Billetdoux a rencontré un metteur en scène qui a su avec son équipe trouver le bon registre et le juste équilibre pour donner à la pièce sa pleine force. Du coup nous souhaitons laisser la parole finale à Jorge Lavelli qui lorsqu'il a reçu le manuscrit – donc bien avant de se lancer dans la création, lui a écrit depuis Marbella, le 28 août 1986 :

[…] C'est du plus beau théâtre qui soit ; celui qui embrasse dans un même mouvement la réalité et le rêve, le mythe et la fable, le quotidien et l'allégorie et tout cela avec une simplicité et une élégance surprenantes. Les personnages sont sensibles et touchants et l'humour, toujours présent, ne cesse pas de les accompagner : ils finissent par nous séduire et envahir nos pensées [12].

Document

Texte de la dernière scène de la pièce, acte 3, scène 7 dans la version du manuscrit de 1981. BnF, fonds Billetdoux 4-COL-162 (329).

Dans la grande chambre
qui a l'air encore plus immense que d'habitude
Velt entre fatigué, sale, dans une tenue de chasse
avec un gros pied plâtré.
Velt : Phila ! ma Delphine ! Hop c'est l'heure ! Voilà ton papa du matin chagrin qui s'en vient sonner ton réveil !..

Quelle est donc dongue don la vilaine qui ne veut pas quitter son lit ?..
Mon dieu, mon dieu ! rien qu'un polochon dans les couvertures ! Encore un malheur !
Et les gouttes de sang partout ! partout !
Philadelphie (off) : Hou hou hou !
Velt : Où es-tu ?
Philadelphie : Dans la cheminée ! Je me fais voir les étoiles.
Velt : En plein jour ?
Philadelphie – 9 ans bientôt douze – apparaît noircie de fumée
dans une longue chemise déchiquetée
et une « poupée » au petit doigt.
Philadelphie (faisant révérence) : Le bonjour, mon papa. Je ne t'attendais pas de si tôt.
Velt : Vous m'avez bien petite mine !
Philadelphie : En votre absence, je m'avais coupé mon petit doigt qui dit tout.
Mais il m'a repoussé la nuit dans le ruisseau
qui s'en va lon laire.
Velt : Et que vous dit-il de neuf ?
Philadelphie : Ah ça c'est encore un secret tralala.
Velt : Nous reprendrons cette conversation plus tard.
Philadelphie : Non mon papa n'entre pas dans la salle de bains. Elle est occupée.
Velt : Ah oui j'avais oublié Hildegarde.
Philadelphie : Oh elle a bien du tintouin. Elle est plongée dans les dictionnaires, sous la tonnelle d'aristoloche. Ce qu'on se demande, c'est si on pourra te garder.
Velt : C'est à dire ?
Philadelphie : Supporteras-tu de vivre dans une maison de verre ?
Velt : Ah ça quand même comme allusion c'est trop ! S'il y a quelqu'un mon petit qui a toujours eu horreur du mensonge, eh bien je ne sais pas qui c'est !
Philadelphie : Et à quoi lui sert-il ce gros pied-là qu'il a ?
Velt : À battre la mesure ! pan pan pan tireli relan !
Mais à quel moment, ma petite maman, aurai-je l'autorisation d'accéder à mon lieu de toilette ?
Philadelphie : Pas avant quarante jours.
Velt : Simple curiosité ! Je peux me laver dans le vieil abreuvoir. Mais qui est donc dans la salle de bains ?
Philadelphie : Oh à peu près personne ! Si minuscule ! On se demande qui c'est. Il n'a pas dit son nom.
Velt : Et que fait-il ?
Philadelphie : Oh il flotte ! Il est dans la baignoire. Oh papa, mon papa, je n'ai pas pu faire autrement !
Velt : Et d'où nous vient-il ?
Philadelphie : Du ruisseau, je pense. Ah ne lui fais pas peur ! Il est encore sauvage !
Velt : Ah bon ?
Elle le conduit en catimini
vers la porte de la salle de bains
qu'elle ouvre avec précaution.
Philadelphie : C'est un enfant loup, mon papa ! Mais un peu loup de mer.
On entend le vilain cri
D'une sorte de bébé phoque
Velt : Ra ro roh ! Comme il me ressemble !
François Billetdoux. 13 août 1981

Notes

[1] Bnf, Département des Arts du spectacle, fonds Billetdoux, 4-COL-162 (328), brouillons manuscrits, feuillets 92-110.

[2] BnF, fonds Billetdoux, 4-COL-162 (327) feuillet 32.

[3] Bruno Bettelheim, *La psychanalyse des contes de fées*, Paris, Robert Laffont, 1976.

[4] BnF, fonds Billetdoux, 4-COL-162 (327) feuillet 31.

[5] « Philadelphie : fraternité. Reconnaître l'autre quel que soit l'âge » (BnF, fonds Billetdoux 4-COL-162 (327) feuillet 34).

[6] BnF, fonds Billetdoux, 4-COL-162(328) feuillet 59.

[7] BnF, fonds Billetdoux 4-COL-162 (328) feuillets 128 et 195.

[8] Id., feuillet 59.

[9] Id., feuillet 287.

[10] BnF, fonds Billetdoux 4-COL-162 (327) feuillet 34.

[11] BnF, fonds Billetdoux 4-COL-162 (330).

[12] BnF, fonds Billetdoux 4-COL-162 (756)

Bibliographie

BILLETDOUX, François, *Réveille-toi, Philadelphie !*, Paris, Actes Sud-Papiers, 1988.

BnF Archives et manuscrits, Fonds Billetdoux, François. Sous-unités de description :

4-COL-162 (326) Notes préparatoires et brouillons

4-COL-162 (327) Contenu d'une chemise intitulée « Aspects généraux » notes préparatoires manuscrites autographes

4-COL-162 (328) Brouillons manuscrits

4-COL-162 (329) Texte manuscrit autographe de la pièce

4-COL-162 (330) Version révisée de l'acte III, scène 7

4-COL-162 (756) Correspondance adressée à François Billetdoux par Jorge Lavelli.

Gallica (site BnF) montre 37 photographies du spectacle par Daniel Cande, 1988.

Le Théâtre national de la Colline donne accès sur son site, à la rubrique archives, à quelques photos du spectacle, à l'affiche et au programme de salle.

Auteur

Professeur émérite en études théâtrales à l'université Paul Valéry Montpellier.

Ses recherches portent sur l'histoire et l'esthétique du théâtre : *Gaston Baty*, Actes Sud-Papiers,

2004 ; participation à l'édition du *Théâtre complet* de Jean Cocteau, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2003 ; contribution à l'anthologie *Le Théâtre du XX° siècle, Histoire, textes choisis, mises en scène*, Avant-scène théâtre, 2011.

Il travaille régulièrement comme dramaturge, particulièrement avec le metteur en scène Jacques Nichet, voir son livre *Je veux jouer toujours,* Milan, 2007 et *Dramaturgies, mélanges offerts à G. L.,* Espaces 34, 2013.

Copyright

Tous droits réservés.